

J'ai connu Brigitte peu de temps, trop peu. Elle est venue dans nos ateliers d'Orléans contribuer à notre travail d'une façon à la fois discrète et brillante. Avec simplicité et humour, Brigitte nous aidait à nous formuler nos propres questions d'une façon toujours renouvelée, inédite à nos oreilles. Elle nous invitait sans lourdeur à nous engager dans le travail et nous nous y trouvions embarqués avec légèreté et enthousiasme. A propos d'un cas clinique, d'un concept, d'une œuvre littéraire, elle parlait depuis un point de vue que lui autorisait sa grande culture analytique. C'est toujours en clinicienne expérimentée qu'elle prenait la parole et qu'elle débousquait le trait important qui, sans elle, allait nous échapper, englués que nous pouvions être parfois dans notre imaginaire.

Lorsqu'elle évoquait ces adolescents qui aimaient à la rencontrer, la structure du cas nous apparaissait d'une façon limpide mais restait pétrie d'humanité et de bienveillance. Son expérience hospitalière lui avait fait rencontrer la psychose, mais c'est le sujet dans toute sa singularité qu'elle prenait en compte.

Le temps nous aura manqué, qui aurait permis de donner tout son écho à une pensée exigeante et accessible. Brigitte a été fauchée par la maladie alors qu'elle commençait à nous enseigner d'une manière qui n'était pas du tout professorale – ce n'était pas son style de transmission – des idées précieuses pour ceux que la psychanalyse intéresse.

La qualité et la solidité des liens que notre fidèle collègue avait tissés avec ceux qui l'ont formée ou avec ceux qui ont partagé sa tâche font que Brigitte manquera cruellement à tous.

Bernard Frannais
Orléans, le 6 juin 2005.

Elle arrivait toujours souriante depuis ces jours de 1997 où elle m'avait demandé.. Quoi ? Elle ne savait pas très bien. Elle était déprimée alors qu'elle avait arrêté son analyse plusieurs années auparavant. Renvoyée à son analyste, Charles Melman, elle avait avec lui décidé de ne pas reprendre. Elle souhaitait parler et nous avons donc prévu quelques séances de travail, quelques séances qui ont duré jusqu'à ce que son état de santé mette fin à ses déplacements en 2004.

Depuis nos rendez-vous étaient téléphoniques.

Ce sourire qui illuminait son visage et qu'elle a su garder jusqu'à nos dernières séances cachait la profonde tristesse, l'angoisse et même l'amertume qui rongeaient sa vie. D'où un curieux contraste entre sa manière enjouée d'évoquer discrètement ce qui la faisait souffrir et le ton très agressif à l'égard de ce corps médical « incapable de la soulager des misères de son propre corps, incompetent, irrespectueux de sa souffrance » et dont elle percevait avec détresse l'abandon. Pourtant elle s'est montrée très courageuse et a lutté, bagarré pour gagner : « Je veux vivre, ce n'est pas encore le temps de mourir ». Aussi longtemps qu'elle a pu le faire, elle a reçu ses patients ce qui l'aidait à tenir. Je l'incitais à écrire les observations dont elle me faisait part car j'y entendais l'écoute d'une excellente analyste.

Je dois dire que j'étais très attachée à nos séances. Qu'elle parle d'elle ou de ses patients, j'écoutais attentivement ce qu'elle me rapportait avec justesse, de ce qu'elle avait analysé, centrée sur la perception des signifiants mais aussi de la lettre.

Formée par des études de philosophie et de littérature, elle aimait la poésie et la peinture et son style dans les trop rares écrits que j'ai pu lire était comme celui de son discours, fluide, précis, plein de finesse et souvent d'humour.

Elle avait été heureuse de cette reconnaissance que lui apporta d'être membre de l'A.L.I. en 2002.

Je suis allée lui dire – trop tard, je crains qu'elle ne m'ait pas entendue dans son agonie – combien elle m'avait enseigné et combien je l'en remerciais.